

# Comme un autre dans la ville

## Un projet d'écriture collaborative à l'échelle d'une ville

Un projet coopératif, c'est d'abord un défi, ce sont ensuite des actions au quotidien, mais c'est surtout un choix, une posture. Partons dans le sud de la France et voyons ce qu'il en a été à Manosque où plus d'une centaine de personnes ont un jour « écrit ensemble ». Êtes-vous prêt-e-s ? Avez-vous pris papier et crayon ? Les valises sont-elles bouclées ?

Par Michel NEUMAYER

**L'**histoire se passe à Manosque, une petite ville de Provence qui accueille depuis quelques années un festival culturel appelé « journées de la correspondance ». Une ville fière que cette initiative puisse se tenir chaque année à l'automne dans ses murs et accueillir des auteurs connus, médiatisés qui viennent présenter leurs livres récents.

*Manosque est une cité qui, à côté de la bibliothèque-médiathèque « classique », a créé une bibliothèque hors-les-murs dont le but est de développer la lecture publique au plus près de ses habitants. C'est donc aussi l'histoire d'une municipalité qui, outre les actions lecture qu'elle prévoit, imagine que les habitants souhaitent aussi écrire, se risquent à le faire, puissent en faire l'expérience. Elle a donc contacté pour cela des formateurs susceptibles de les accompagner<sup>1</sup> !*

*C'est également une affaire de coexistence entre trois conceptions du « lirécrire » et peut-être un espoir de coopération à venir dans un environnement culturel complexe : d'un côté, un espace très médiatisé autour d'un temps fort de quelques jours, supposé susciter l'appétit de lire chez les habitants et les visiteurs de passage; d'un autre, une mise à disposition de livres dans la durée, assise sur un équipement local de qualité qui s'adresse plutôt à des habitués; enfin, un événement à l'échelle d'une année, construit autour de l'idée de lien social<sup>2</sup> où, à travers un lirécrire partagé, l'on cherche à décroïsonner, à inclure et traverser des espaces sociaux de proximité souvent disjoints.*

*C'est finalement, pour moi, pour Odette Neumayer avec qui j'ai mené ce projet, un bout de mémoire que je propose ci-dessous avec le souhait de parler de coopération : d'abord en écriture,*

---

<sup>1</sup> Des livres en donnent un aperçu : Odette et Michel NEUMAYER, *Animer un atelier d'écriture. Faire de l'écriture un bien partagé*, ESF, 2003 ; *Pratiquer le dialogue arts plastiques-écriture*, Chronique Sociale, 2005.

<sup>2</sup> Michel NEUMAYER (dir.), Marianne FONTAINE, Pascale LASSABLIÈRE, Natalie RASSON, *Créer en éducation nouvelle. Savoirs, imaginaires, liens au sein des ateliers de lecture-écriture*, Chronique Sociale, 2018.

*puis plus largement dans les apprentissages. Le désir de m'adresser aux acteurs de l'alpha et du FLE, à ceux des formations linguistiques de base, mais plus encore à tous ceux qui sont en recherche d'un lire/écrire qui promouvrait une citoyenneté nourrie par un projet de création. Ce point étant à mon sens un aspect important à préserver, et plus encore à développer dans toute politique de lutte contre les discriminations, qu'elles soient liées aux origines, à la pauvreté, ou à l'école. Une politique qui se préoccupe de mentalités et d'estime de soi.*

## La coopération : des valeurs aux actes

La coopération est une valeur souvent évoquée, requise et magnifiée dans le monde de l'école comme dans celui de la formation, dans la vie des personnes comme des groupes, voire des États ! Mais que recouvre ce terme ?

Si l'on en croit le CNRTL<sup>3</sup>, il s'agit d'un processus de partage, d'un lien entre partenaires, de visée commune, voire de but collectif.

En pédagogie, les théories constructivistes que je partage<sup>4</sup> prônent la coopération au motif que « l'on n'apprend pas tout seul ». Elles posent que ce qui nous nourrit, ce sont certes les apports des formateurs mais tout autant les interactions entre apprenants, les moments d'entraide, ou encore les temps d'analyse des processus de production. Elles attirent l'attention sur la nécessité de mettre en place des dispositifs *ad hoc*. En effet, on n'apprend pas ensemble parce qu'on est ensemble mais parce que le formateur ou la formatrice porte ce défi, organise le travail de telle façon que la possibilité d'une coopération soit offerte à tous, que celle-ci puisse se traduire dans les faits, puisse s'expérimenter et s'analyser.

---

3 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales ([www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr)).

4 On en trouve de nombreux échos, en particulier sur les sites du GFEN ([www.gfen.asso.fr](http://www.gfen.asso.fr)) et du LIEN ([www.lilien.org](http://www.lilien.org)).

C'est donc plus précisément une question à entrées multiples. Une affaire...

– **de posture mentale** (axe épistémologique) : oui, apprendre seul « nuit gravement », comme on dit chez les vendeurs de cigarettes ;

– **d'outillage** et donc de formation : de la formation initiale à la formation de formateurs, nombreux sont malheureusement les lieux où, au motif que l'on n'a pas le temps, que la salle est bondée, la coopération n'est rien qu'un discours. On rêve encore alors que quelque chose de l'ordre d'une coopération soit quand même mis en œuvre réellement, même *a minima*, soit testé et analysé dans ses effets comme dans ses difficultés ;

– **de savoir-faire** requis par la mise en place d'un tel travail (axe de l'expérience). Organiser le travail de groupe, structurer des temps de confrontation, gérer des discussions sont des compétences que l'on peaufine au fil du temps à travers des échanges de pratiques, des Universités de printemps<sup>5</sup>, des lectures théoriques qui disent pourquoi le collectif n'est pas une mode mais une conception où le savoir se construit et émerge peu à peu du débat ;

– **de déontologie** qui suppose la mise en place d'un espace sans menace, sans évaluation-sanction : un espace d'écoute et de co-formation<sup>6</sup> ;

– **de (re)mise en question** (axe politique) de postulats d'éducation et de formation d'inspiration (néo)libérale souvent énoncés, rarement questionnés : le choix d'individualiser les parcours (mais jusqu'à quel point ?), de travailler essentiellement par groupes de niveau (mais pourquoi ?), de mettre en place des formations pilotées par les évaluations (alors qu'on sait qu'elles dénaturent l'acte d'apprendre et visent surtout à classer, à hiérarchiser les apprenants), de se contenter d'une professionnalisation à court terme qui n'a d'yeux que pour la rentabilité économique ;

– **d'éthique** car travailler en groupe suppose une réflexion sur le rapport à l'autre qui travaille à mes côtés, sur la possibilité qu'il m'aide ou qu'il ait besoin de mon aide, sur la perturbation peut-être féconde que sa pensée provoque dans la mienne.

---

<sup>5</sup> Celle de Lire et Écrire mais d'autres également.

<sup>6</sup> Michel NEUMAYER, Etienne VELLAS (dir.), *Évaluer sans noter. Éduquer sans exclure*, ouvrage collectif du Lien International d'Éducation Nouvelle, Chronique Sociale, 2015.

Travailler en groupe ne va donc pas de soi et ce que je me propose de décrire maintenant n'est pas une méthode mais le récit d'une expérience qui peut donner à réfléchir. Elle confirme une prise de conscience que j'ai moi-même faite au fil des années à travers quelques expériences fortes : la plus grande partie de ce que je sais (en pédagogie notamment), je l'ai appris au sein de groupes, de collectifs, à travers des projets socialisés, dans l'inconfort certes, taraudé par la question de la légitimité scientifique, mais dans le bonheur du partage, de la contradiction, du conflit, à condition qu'il soit d'idées et non de personnes<sup>7</sup>.

## Coopérer en écriture : le projet « Comme un autre dans la ville »

### Le contexte

Un projet municipal, plusieurs associations partenaires dont un centre de loisirs pour enfants, un centre de formation en alternance, des établissements scolaires (primaire, secondaire, professionnel), un centre d'hébergement et d'insertion pour adultes en difficultés, un service municipal, des services spécialisés qui s'adressent à la jeunesse, aux mineurs en rupture familiale et/ou scolaire, des associations.

### Un phasage

Une année scolaire pleine, pour un fonctionnement en trois phases : un premier temps de formation et de partage de divers ateliers d'écriture pour mettre sur pied un futur collectif décentralisé d'animateurs (d'octobre à janvier) ; le démarrage de l'écriture dans les différentes structures, suivi de divers échanges entre groupes d'écrivains (de janvier à mai) ; l'établissement du texte final et la parution (de juin à septembre).

---

<sup>7</sup> Je pense ici aux apports des différents groupes d'Éducation nouvelle français et internationaux dans lesquels je milite, aux revues auxquelles j'ai participé ([www.ecriture-partagee.com](http://www.ecriture-partagee.com)), aux collectifs d'établissement où j'ai travaillé, aux multiples groupes informels qui m'ont permis de « rencontrer l'autre ».

## Des parti-pris

1- Agir pour transformer l'image et les pratiques d'écriture réelles dans chaque milieu et les rendre multiples : ni uniquement scolaires (pour les écoles), ni centrées sur la seule maîtrise des textes utilitaires (pour les adultes en formation), ni exclusivement récréatives (pour les autres), mais émancipatrices ! Ce qui veut dire qu'elles ouvrent à tous de nouvelles portes de vie et d'accomplissement. Oui, en maison d'accueil, on peut écrire de la fiction ! Oui, en alpha aussi ! Dans les centres sociaux, dans les lieux d'accueil de nuit, etc. Dans chaque lieu, les activités proposées en matière de lire écrire peuvent renforcer l'appétence de chacun.

2- Renforcer le lien social, les relations, les interdépendances entre personnes, entre structures, entre classes d'âge au sein d'une ville où l'on se croise chaque jour mais où souvent, comme ailleurs, on ne se rencontre guère.

3- Donner à vivre un projet collectif à de futurs et souvent jeunes animateurs afin qu'ils développent de nouveaux savoir-faire. Ceci en plusieurs étapes : faire d'abord pour soi ; ensuite, donner à vivre à d'autres ce qui est le propre de tout projet, le passage par des moments de tâtonnement ; imaginer pour ses propres publics un accompagnement qui ne corsète pas ; vivre avec eux l'émergence progressive d'un objet à la fois mental (la fiction) et concret (le texte) qui fédère ; partager les imaginaires ; faire des relances aux autres et donc devenir « conseiller en écriture » ; découvrir les avancées, entendre les doutes des autres ; participer à une production commune et socialisée, présentée en public ; etc.

## Quelques éléments saillants

J'entre ici dans le détail et évoquerai quelques aspects sans lesquels, à mon sens, un projet de collaboration et de coopération risque de s'épuiser.

### Un accompagnement qui vise une socialisation interprofessionnelle

Dans tout projet mis en place par une équipe, il s'agit de créer un « en commun », d'homogénéiser *a minima* des cultures professionnelles différentes et de mettre en relation des situations de travail parfois fort éloignées.

Au sein du projet *Comme un autre dans la ville*, les uns souhaitaient développer le plaisir de la lecture et de l'écriture chez les collégiens, les autres faisaient de la formation et de l'insertion socioprofessionnelle. Certains recevaient des conteurs et écrivains, tandis qu'au lycée professionnel, des apprentis de 14 ans étaient engagés dans un « projet artistique culturel ». Au centre d'accueil, on hébergeait des adultes en difficultés économiques et sociales. À l'école primaire, on initiait à la lecture et l'écriture. Dans la maison des jeunes, on proposait un atelier d'écriture à de jeunes adultes parfois désœuvrés. Et, pour le groupe de retraités, on pensait « récit de vie ».

C'étaient aussi des enseignants parfois chevronnés qui côtoyaient des animateurs débutants, des bénévoles associatifs qui rencontraient des travailleurs sociaux. Tous prenaient conscience des proximités et différences propres à chaque milieu professionnel, tant au niveau des relations, des besoins des personnes, des enjeux du travail que des rapports à l'écriture-lecture.

### « Je t'aide, moi non plus » car « imiter, c'est créer »

L'accompagnement proposé aux professionnels s'est construit dans un premier temps sous forme d'ateliers d'écriture à vivre pour soi d'abord : un atelier littéraire autour de Raymond Queneau et de son recueil *Courir les rues* ; un atelier presse autour du sensationnel et de l'écriture journalistique ; un travail sur les schémas du conte, actanciels et séquentiels<sup>8</sup> ; une attention portée à l'imaginaire ; la question des genres littéraires (conte, récit, nouvelle) ; etc.<sup>9</sup>

Puis, une réflexion collective sur différentes manières de transférer, de métamorphoser les découvertes faites. Chaque responsable de groupe a pu ensuite s'en emparer en fonction des intérêts et goûts de son public, avec l'idée de travailler tous sous le chapeau d'un « thème fédérateur ». Mais aussi, en parallèle avec les animations faites peu à peu, un échange de pratiques et de questions en matière d'animation.

---

<sup>8</sup> Le schéma actanciel regroupe les principaux acteurs ou actants (êtres humains, animaux, objets, concepts) que l'on retrouve dans tous les récits classiques. Il formalise les relations qu'ils ont entre eux, en lien avec l'action principale du récit. Le schéma séquentiel reprend les différentes phases de l'action dans un ordre chronologique (état initial, force perturbatrice, dynamique des actions successives, état final).

<sup>9</sup> Pour une description plus précise, voir : [www.ecriture-partagee.com/01-Aes/Manosque/manosque\\_comme\\_un\\_autre\\_dans\\_la\\_ville.htm](http://www.ecriture-partagee.com/01-Aes/Manosque/manosque_comme_un_autre_dans_la_ville.htm)

Et encore des moments de « relances d'écriture » où les groupes d'écrivains réunis en binômes se proposent mutuellement de poursuivre de telle ou telle manière, de développer tel aspect, de clarifier tel passage.

### Un bout de culture commune, une affaire de cohérence

Nourri d'Éducation nouvelle, notre accompagnement poursuivait plusieurs buts :

- lever de possibles réticences et pas seulement chez les professionnels novices : « Tous capables d'animer, même moi ! » ;
- faire découvrir des outils trop peu connus (collecte de mots ; schémas ; rôle de l'imaginaire ; différences entre fiction, c'est-à-dire scénario, et narration, c'est-à-dire travail d'enchaînement des paragraphes ; dialogues ; etc.) ;
- se mettre à l'épreuve, soi-même et avec d'autres (les collègues, les publics, les institutions), de ruptures idéologiques telles que : « Non, l'écriture n'est pas un don mais un travail ! » ; « Non, on n'écrit jamais seul mais adossé à des textes, une histoire humaine, des éruditions multiples, des données culturelles ! » ; « Oui, c'est le lecteur qui fait le livre ! » ; « Oui, donner à lire, c'est surprendre le lecteur et le bousculer ici et là, le faire sortir des sentiers battus ! » ; etc.

L'accompagnement cherchait à installer non pas un carcan de normes à respecter, mais le b-a-ba d'une culture dans laquelle l'écriture nourrit la pensée ; où le projet (de raconter) est une émergence à partir de ce qu'on a commencé à écrire plutôt qu'un programme que l'on a pensé sur papier millimétré et que l'on exécuterait minutieusement ; où écrire c'est reprendre, réguler, transformer. Dans lequel le « tous capables » n'est pas un prérequis mais au contraire un but et pour beaucoup un défi. Où l'on doit convaincre et se convaincre qu'écrire ensemble est possible, mais à condition que des éléments facilitants soient mis à disposition. Où découvrir que l'écriture et le rapport à l'écriture des autres nous fait **grandir ensemble** au-delà de nos origines, nos histoires, nos richesses, nos fêlures et nos manques.



## Un objet fédérateur qui permet l'échange

Cet objet doit être ouvert. Il faut le proposer, l'explorer sans le verrouiller. Chacun, là où il est (animateur ou groupe d'animateurs, futur participant, etc.), doit pouvoir s'en emparer à sa manière.

Notre choix à Manosque fut de travailler, entre nous d'abord, sur « la figure de l'autre » et la rencontre qu'il provoque.

Voici donc notre consigne au démarrage du projet :

- On dessine sur une feuille grand format la silhouette de deux personnages, féminin et masculin, à la dimension réelle : « Alien H » et « Alien F ».
- Chacun vient y coller des post-it de deux types : a) comportant des indications d'éléments visibles, palpables (vestimentaires, physiques, objets, etc.) qui informent que ce personnage vient d'ailleurs ; b) des indications autres, car « nous sommes des hommes et des femmes de cœur et nous sentons dans ce personnage en devenir quelque chose d'attirant, d'attachant ».
- Chacun choisit ensuite plusieurs post-it (« a » et « b ») qui ont une certaine cohérence. En binômes d'entraide, on imagine ensuite sur affiche dans quelle micro-société ces personnages pourraient soudain faire irruption.
- Pour chacune de ces micro-sociétés, on précise quand et où dans la ville elles fonctionnent, quels sont ses rites, quels sont ses signes de reconnaissance.
- On imagine alors quelques premiers éléments d'une série d'actions (appelée en analyse de textes « dynamique d'action ») qui pourraient naître de « la rencontre ».

La proposition était que cet atelier soit ensuite testé, tel quel ou modifié dans les groupes d'écriture avec chacun des publics. Suivrait, lors d'un prochain rendez-vous entre animateurs, une chasse aux idées sur quelques suites possibles pour commencer à nourrir les récits en gestation.

## Une incise privée

L'expérience de la production, depuis quelques années, d'une revue d'écriture<sup>10</sup> nous avait convaincus, Odette Neumayer et moi, que ce qui fédère des textes et en rend possible la lecture, c'est l'idée de variété: variété des approches, diversité des productions, éventail des manières de faire. Elle incite à comparer, à préférer et éventuellement repousser. Elle inclut au lieu de répéter. Elle relie les textes et les personnes dans un faire, commun certes, mais *singulier surtout*.

Ceci fait écho à ce constat bien connu qu'en matière d'écriture, en alpha comme dans d'autres lieux associatifs, on se heurte toujours à la question de la socialisation. Celle-ci se fait souvent par nécessité, nous le savons bien, entre soi. L'entre-soi nous rassure mais nous éloigne de la sphère sociale. Or notre souhait est au contraire, pour la revue *Filigranes* comme à Manosque et ailleurs, de désenclaver les productions, de visibiliser les travaux des «hommes et femmes du commun à l'ouvrage»<sup>11</sup>. À rebours de l'édition commerciale, laquelle clive trop souvent les publics et ne permet la reconnaissance qu'à ceux qui sont déjà «nés coiffés»<sup>12</sup>. Nos publics ne le sont pas et leur donner la possibilité d'occuper une place sur la scène sociale, les réintroduire par leurs productions interposées, même modestement, à l'échelle d'une ville, est un acte d'émancipation qui nous mobilise.

Ici, l'aide des institutions et acteurs publics tels que les communes est essentielle car elles s'adressent à la population dans son ensemble. Certes, le jour de la présentation de notre livre collectif, nous ne fûmes pas aussi nombreux qu'espéré mais l'image de B., un homme reçu pour quelque temps dans le lieu d'accueil de rue et qui participait au projet commun, me reste aujourd'hui encore en mémoire: lisant un passage de ce qu'il avait produit, il se tourna vers sa compagne dans la salle et, montrant le livre, lui dit, tout fier: «C'est MON livre! MON livre!» On peut espérer que ceux qui étaient dans la salle

---

<sup>10</sup> *Filigranes* ([www.ecriture-partagee.com](http://www.ecriture-partagee.com)).

<sup>11</sup> Jean DUBUFFET, *L'Homme du commun à l'ouvrage*, Folio essais, Gallimard, 1973.

<sup>12</sup> À l'origine, cette expression désignait les nouveau-nés venus au monde avec une partie de la membrane fœtale sur la tête, ce qui passait pour un signe de chance. Par extension, elle signifie aussi «venir au monde avec une cuillère en argent dans la bouche».

ce jour-là (parents des élèves, copains des lycées, amis des retraités, acteurs culturels, militants associatifs, badauds) comprirent le pas de géant que cet homme faisait alors sur la scène sociale tout autant qu'affective. Je l'espère et le crois. Je repense dans ce moment présent à cette phrase si belle du poète Jean Malrieu : « *Ne serait-ce qu'une fois, si tu parlas de liberté, / Tes lèvres, pour l'avoir connue, en ont gardé le goût du sel, / Je t'en prie, / Par tous les mots qui ont approché l'espoir et qui tressaillent, / Sois celui qui marche sur la mer. / Donne-nous l'orage de demain.* »<sup>13</sup>

### Le moment de la socialisation

Dans tout atelier de production, ce moment est essentiel. Il s'agit – sans porter aucun jugement, ce qui est toujours très difficile – d'entendre activement les productions des autres, c'est-à-dire de se demander en quoi nous pourrions nous inspirer de telle ou telle manière de faire, astuce, trouvaille, autrement dit quelles « autorisations » nous ne nous sommes pas encore données. C'est un moment de co-pillage qui peut s'avérer fécond. Ce moment crée des appartenances, des proximités, quand la société et le marché nous divisent si souvent en classes d'âges, en riches et pauvres, en personnes ayant connu l'école ou non, en personnes dotées d'un capital culturel monnayable ou non.

### L'écoute, le partage des doutes et des difficultés, les relances qui créent du commensurable<sup>14</sup>

Pour les animateurs, les questions, les hésitations, les difficultés furent nombreuses à tout moment. J'en donne ici quelques-unes.

Au départ :

- Comment mobiliser et sensibiliser des personnes qui sont en train de vivre des ruptures ? Qui va écrire le roman collectif ? Le témoignage d'un parcours, d'une vie pourraient-ils figurer dans ce roman ?
- Comment conserver la dynamique d'un tel projet dans le temps, au milieu des autres dynamiques d'un parcours de formation insertion ?

---

<sup>13</sup> Jean MALRIEU, *Levée en masse*, in *Préface à l'amour*, Les Cahiers du Sud, 1953.

<sup>14</sup> « Que l'on peut mesurer ensemble » et donc que l'on a entendu, sans volonté de jugement, de classification, de hiérarchisation.

- Comment faire pour que les publics se sentent porteurs du projet, qu'ils puissent en parler autour d'eux, à la presse, et discuter des choix d'édition ?
- C'est quoi le bonheur d'écrire ? Mais aussi par rapport aux normes d'écriture ? Écrire comme au 19<sup>e</sup> siècle ? Que signifie la notion d'écriture contemporaine ? Existe-t-il un « bien écrire » ?
- Que faire si les participants de ce groupe de pilotage ne sont pas eux-mêmes les animateurs des ateliers d'écriture auprès des publics ? Sauront-ils partager, communiquer ce qu'ils auront compris en écrivant ici à ceux qui seront chargés d'animer ?

En cours de route, de nouvelles questions et des réponses apparaissent :

- Le désir de lien entre groupes d'écriture est-il une préoccupation que partagent les futurs écrivains ?
- Que puis-je faire quand mes jeunes du Centre social préfèrent le baby-foot à l'écriture ? Que faire avec des groupes d'écrivains qui ne démarrent pas, quand les participants viennent de manière irrégulière ou ne comprennent pas le projet ?
- Comment aider des participants pour qui la notion de « fiction » n'a pas de sens car leur désir est de « dire » ce qu'ils vivent et rien que cela, mais déjà cela ?
- Comment garder vif le désir de projet partagé quand « mes petits de 7 ans » ont déjà fini et veulent passer à autre chose ?
- Comment faire pour que les échanges entre groupes n'aboutissent pas à des corrections féroces ou à des jugements de valeur ?
- Comment mobiliser ceux qui ont intériorisé l'échec en écriture ? Qui ont quitté l'école avec le sentiment d'une exclusion définitive du savoir et de la création ? Des jeunes, des adultes à qui l'on n'a jusque-là jamais proposé de participer à un tel projet coopératif et qui n'imaginent pas que l'on puisse travailler ensemble sans être corrigés et notés ?

Plus tard, d'autres questions apparaissent encore :

- Faut-il élaborer une charte afin de déterminer jusqu'où on peut intervenir dans le texte d'une autre personne, d'un autre groupe ?
- Peut-on en tant qu'animateur d'un groupe en être l'écrivain public ? Comment organiser les concertations entre écrivains ? Comment choisir entre

plusieurs propositions au sein d'un même groupe de production ? Comment fixer en commun le lieu de l'action alors que les points de vue divergent ?

- Sur la question des textes « limites » (sexe, drogue, violence) et de la grossièreté langagière : quel rôle jouerait éventuellement le groupe de pilotage ?
- Comment dépasser la difficulté à renoncer à ses propres phrases quand, au sein de groupe d'écriture, on y est investi à fond ?
- Comment faire une place aux éléments autobiographiques dans les textes des écrivains sans qu'ils s'y enferment ? N'est-ce pas dangereux de les laisser « dans leur bulle » ?
- Comment créer de vraies tensions, avec une valeur dramatique réelle entre l'Alien et la micro-société d'accueil ?

Éléments de réponse imaginés collectivement au cours des moments de suivi :

- Insister sur le défi qui est posé : non pas produire coûte que coûte mais accepter d'entrer dans le projet car « on en est capable ».
- Surprendre par des consignes créatives.
- Privilégier l'entrée par le « pôle matériel ». Les mots ne sont pas que des réservoirs d'idées (pôle « idéal ») mais aussi des sons, des syllabes, une « matérialité ».
- Réfléchir ensemble à la notion même de coopération : savoir « donner, recevoir, rendre et transmettre à d'autres ».
- Mettre en évidence que les échanges, les relances, les commandes de réécriture, en un mot « la coopération », sont de puissants outils pour transformer l'image qu'on a de soi, de ses proches, de la ville !
- Etc.

Partager entre animateurs ses questions et difficultés agit comme un ciment. Cela créa de l'« en commun ». Qu'on adopte les conseils des autres ou pas, peu importe. Les analyses réflexives de fins de séance, possibles réservoirs de solutions, mettaient en évidence les attentes de chacun, les habitudes institutionnelles, les cultures professionnelles.

Parallèlement, la phase des relances *entre* groupes créa des partenariats, timides certes mais prometteurs. **Mais qu'est-ce que « relancer » ?** Voir ce qui fonctionne déjà dans le texte ; s'obliger à faire d'abord des retours positifs

parce qu'en écriture, on passe souvent par des phases d'exaltation suivies de moments de dépréciation; être concrets!<sup>15</sup>

## Quelques leçons tirées de l'expérience

C'est parce qu'on est différents qu'on peut travailler ensemble: différence de besoins chez les animateurs comme chez les participants; rapport au temps différent selon les groupes (les uns avancent au pas de charge quand d'autres n'ont même pas commencé); rapport à l'écriture différent (les uns l'attendent avec espoir, les autres la craignent, d'autres encore pensent « qu'elle n'est pas pour eux »); centres d'intérêts différents (entre « raconter une histoire qui va plaire aux copains », « parler de soi » et « dire ce que la vie nous a fait », quel écart!); acquis différents en matière de lecture et de culture littéraire; besoins de socialisation extrêmement divers; mobiles à écrire multiples (faire plaisir à l'enseignant, répondre à une demande amicale, céder à une « douce » pression parentale, « jouer au chat et à la souris » avec l'animateur, etc.).

Ce qu'il fallait nourrir, c'est le désir de partager. Nous-mêmes, animateurs de ce collectif de travail, nous avons alimenté ce désir, puis peu à peu nous l'avons vu naître chez les animateurs. Comme le dit le philosophe et sémiologue Wittgenstein: « *Parleur et auditeur se comprennent l'un l'autre non parce qu'ils ont le même savoir sur quelque chose, ni non plus parce qu'ils ont établi une ressemblance entre les esprits, mais parce qu'ils savent 'comment continuer' l'un avec l'autre.* »<sup>16</sup> Ce fut le sens de notre apport.

Moins facile fut pour nous de mesurer les effets chez les participants car ce qu'en rapportaient les animateurs était souvent succinct, les questions d'animation prenant le dessus lors de nos rencontres. Cependant, on peut penser que ce désir de partage chez les enfants comme chez les adultes s'est pareillement développé au fil du projet et qu'il a été peu ou prou conscientisé. Il aurait fallu, pour le capter, que le projet puisse continuer. Il est rare que des

---

<sup>15</sup> Voir des exemples de relances dans *Le livre du livre* ([www.ecriture-partagee.com/01-Aes/Manosque/Livre\\_du\\_livre.pdf](http://www.ecriture-partagee.com/01-Aes/Manosque/Livre_du_livre.pdf)), p. 20.

<sup>16</sup> Cité par James P. CARSE, in *Jeux finis, jeux infinis. Le pari métaphysique du jour*, Seuil, 1988 (édition originale: *Finite and Infinite Games. A Vision of Life as Play and Possibility*, Ballantine Books, 1986).

acteurs institutionnels s'y engagent. À Manosque, comme malheureusement ailleurs, ce ne fut pas le cas. Aussi nous manque-t-il tout un pan d'expérience que nous aurions tant aimé comprendre et faire connaître.

**Michel NEUMAYER, concepteur d'ateliers d'écriture**  
GFEN Provence ([www.gfenprovence.fr](http://www.gfenprovence.fr))



Le livre **Comme un autre dans la ville** peut être commandé à l'adresse suivante: [contact@gfenprovence.fr](mailto:contact@gfenprovence.fr)

**Le livre du livre** est téléchargeable sur le site de *Filigranes*, revue d'écriture(s): [www.ecriture-partagee.com/01-Aes/Manosque/manosque\\_comme\\_un\\_autre\\_dans\\_la\\_ville.htm](http://www.ecriture-partagee.com/01-Aes/Manosque/manosque_comme_un_autre_dans_la_ville.htm)

Une manière de faire connaître ce projet a été d'en proposer une adaptation sous forme d'un atelier d'écriture et de formation intitulé

**Des ateliers d'écriture en alpha où tous sont artistes pour prendre la parole publiquement.**

Cet atelier a été mené par Pascale Lassablière à l'Université de printemps de Lire et Écrire en avril 2019.